

Ségolène Roudot

LE MARTIEN SANS PEINE

Roman

Atramenta

Avertissement au lecteur !

Toi, lecteur indiscret qui te permets d'ouvrir mon journal intime – oui, toi, je te regarde ! Il te reste juste assez de temps pour lâcher ce cahier et fuir avant que mes malédictions n'engloutissent jusqu'au souvenir de tes hurlements de terreur !

Si – néanmoins – tu estimes, au nom du bénéfice que l'humanité tirera de la divulgation de ces lignes, devoir braver mon courroux, alors note bien que ce journal appartient à Gwenola Quemeneur et que c'est ce nom, et ce nom seul, qui devra figurer sur la couverture de l'édition commerciale de l'ouvrage.

Pour le reste, je te laisse voir avec mes ayants droit.

Je crois que ce sont les mots exacts par lesquels j'ai commencé mon premier journal intime.

J'étais alors âgée de onze ans et j'avais ajouté sous cet avertissement une ligne de caractères énigmatiques calligraphiés à l'encre de Chine, qui avaient pour rôle d'emplir de crainte le lecteur indélicat et préfiguraient ma première tentative d'invention d'un alphabet. Le journal lui-même était un petit carnet rigide pourvu d'un cadenas miniature. C'était le cadeau de quelqu'un qui avait demandé au vendeur ce qu'on apporte à l'anniversaire d'une fille de onze ans un peu intello quand on ne sait plus quel livre on a offert l'année précédente.

Au moment du déballage, je n'ai pas sérieusement envi-

sagé d'écrire mon journal intime, je ne comprenais d'ailleurs pas comment quiconque pouvait trouver désirable de s'astreindre à ce genre d'exercice quotidien. Les jours passant cependant, j'ai commencé à entrevoir que la rédaction d'un journal, en offrant un témoignage inestimable de la vie d'une fillette dans les années 2000, pourrait être un moyen efficace de passer à la postérité. Je me représentais très distinctement la scène où un archiviste-archéologue du futur découvrirait mon livre au détour d'un tas de paperasse jaunie et réaliseraient, en tournant les pages avec une infinie précaution, quel trésor venait de tomber entre ses mains moites d'excitation.

Le plus beau dans ce rêve, c'est qu'il reste réalisable même si j'ignore aujourd'hui où se trouve le journal – en réalité, il était même presque indispensable que le carnet se perde pour qu'un archiviste puisse tomber dessus par hasard dans plusieurs siècles. Ce qui est ennuyeux, en revanche, c'est que j'ai perdu la clé du cadenas avant d'avoir eu le temps d'écrire autre chose que l'avertissement à mon futur éditeur. J'avais au moins pensé à faire une copie de mon embryon d'alphabet sur papier libre, ce qui m'a permis de le perfectionner l'année suivante : l'humanité n'a donc pas tout perdu avec la disparition du carnet.

Néanmoins, personne n'ayant eu l'idée de m'offrir un journal intime pour mes douze ans ni les années suivantes, cette brève expérience est restée pour moi synonyme d'échec. Et ce n'est qu'aujourd'hui, à vingt-cinq ans révolus, que j'ose me lancer dans une nouvelle tentative, sur un cahier d'élcolier cette fois, 192 pages à petits carreaux, et sans le moindre cadenas maintenant que je connais mes

points faibles. Je malmène la couverture trop souple en écrivant directement sur mes genoux, malgré la houle qui emmèle mon écriture et désoriente mon centre de gravité. Je suis en route pour l'île d'Ouessant, dans un bateau presque vide cinglé par une mer démontée, coincée entre la fenêtre ruisselante d'écume et un voisin de banquette indélicat qui lit ma prose par-dessus mon bras, et à qui j'adresse amicalement ce *MESSAGE PERSONNEL* : *VOUS N'AVEZ VRAIMENT RIEN DE MIEUX A FAIRE ? VOUS VOULEZ QUE JE VOUS PRÊTE UN LIVRE ?*

Mais je crois comprendre sa curiosité : de nos jours, qui prend la peine d'écrire un journal intime ? Honnêtement, moi, je ne connais personne. Personne personnellement : je suis sûre que des tas d'écrivains tiennent un journal, que pour eux c'est une façon de se maintenir en forme comme d'autres font leur jogging, mais je doute qu'on puisse considérer les écrivains comme représentatifs de la moyenne des gens sur le rapport à l'écriture. De toute façon, je ne suis pas écrivaine. Je n'écris pas non plus, comme à onze ans, par rêve d'une gloire posthume. Non, si j'ai trouvé refuge dans l'écriture au cœur de la tempête, si je défie la houle pour noircir les 192 pages de mon petit cahier, *c'est pour fuir les abîmes de terreur pure qu'il est de mon devoir d'épargner aux descendants de la race humaine. Les monstres qui me poursuivent au plus profond de mes cauchemars ne doivent pas abattre les fondations des civilisations à venir ! Je dois tenir ! Je dois leur faire barrage ! Mais déjà je sens ma raison s'effilocher et se débattre jusqu'à s'envoler, par bribes, dans un exode sans espoir, plus loin, plus vite – JE LES ENTENDS ! ILS ARRIVENT ! ILS ARR*

Mon voisin vient de se lever pour changer de siège – juste à temps, j'étais à court d'inspiration. Dans les histoires d'horreur, le journal intime représente parfois la seule issue pour extérioriser une expérience si terrible qu'on ne peut s'en ouvrir à personne, mais on oublie souvent que ce type de journal, si on le laisse traîner au bon endroit, est surtout très efficace pour faire place nette autour de soi. Mon ex-voisin a mis plusieurs rangées de sièges entre nous ; je me prépare une belle cote d'asociale avant même d'avoir posé le pied sur l'île. Dois-je prendre pitié de ma renommée et aller expliquer au gars que j'ai été invitée à Ouessant par une vieille copine ? Que si j'ai décidé sur un coup de tête d'écrire le journal de mon séjour, c'est juste par jalousie, parce que depuis la dernière fois que je l'ai vue, Catriona a trouvé le moyen de devenir romancière, que moi je gagne ma vie en taillant des plants de tomates et que ça peut arriver à tout le monde, même à tout juste vingt-cinq ans, de ressentir le besoin de cacher qu'on a raté sa vie ? Pour garder la tête haute devant une écrivaine, je n'ai trouvé que ça : écrire. Écrire pour me donner l'air intellectuel : une motivation solide s'il en est.

Il me reste juste assez de temps avant l'accostage pour actualiser mon avertissement au lecteur du futur. J'ai eu quelques années pour y réfléchir : non seulement l'archiviste qui redécouvrira mon journal n'aura aucune chance de comprendre des sommations rédigées dans un alphabet imaginaire, mais il se pourrait fort bien qu'il ne maîtrise même pas le français. Je dois donc rédiger ma nouvelle introduction en plusieurs langues, ne me reste qu'à choisir les quelles. L'idéal serait évidemment de privilégier les grandes

langues écrites du présent et du passé (pour l'avenir, je ne peux que spéculer) mais je vais m'en tenir au plus pratique : choisir des langues que je connais. Malin, non ? Ce n'est pas que j'écrive vraiment pour la postérité, mais autant mettre toutes les chances de mon côté.

Avertissement au lecteur ! Attention ! Achtung ! Cuidado ! Attenzione ! Diwall ! ध्यान दें !

Ce livre ne vous appartient pas, mais si un élan transgressif vous pousse à le lire, ne culpabilisez pas trop, car dans le fond, c'est fait pour.

Note : au cas où l'alphabet hindi se serait perdu quelque part entre mon époque et la vôtre, exceptionnellement et pour la science, laissez-moi vous révéler que pour un francophone, ध्यान दें se prononce dhi-anne-dè, et que son sens est ici approximativement le même que celui du breton diwall, lui-même se prononçant comme il s'écrit. De rien !

Mercredi 8 janvier 2020

J'ai le sentiment de progresser à grands pas dans ma réappropriation des codes du journal intime, avec l'introduction de cet élément essentiel qu'est la date. Sans m'attendre naturellement à ce que mon archiviste du futur la prenne pour argent comptant, mais convaincue qu'il saura la faire confirmer par l'étude croisée de la composition de l'encre et du papier, préliminaire indispensable à la construction d'une relation scientifique de confiance.

Catriona est venue me chercher à pied à l'embarcadère. Le quai était presque désert mais il m'a fallu une certaine capacité de déduction pour la reconnaître derrière le bonnet et l'écharpe qui lui masquaient le visage. Elle aussi m'a regardée approcher avec hésitation, jetant des coups d'œil au-dessus de mes épaules comme si elle espérait qu'une meilleure version de moi-même allait débarquer à ma suite, et au moment où nous aurions dû tomber dans les bras l'une de l'autre elle s'est exclamée :

— C'est tout ce que tu as comme bagages ? Tu voyages léger !

Elle avait l'air contente de moi et c'étaient les premiers mots que j'entendais de sa bouche depuis mon départ de Paris il y a quatre ou cinq ans. Et demi. Que ce soit quatre ou cinq c'est forcément et demi, car je suis partie à la fin de l'année universitaire, avant l'été, et que là nous sommes en plein hiver. Comme j'imaginais autrement notre première conversation, je n'ai pas pris la peine de répondre que non,